



REVUE DE LA SEMAINE
Par Jack Belgie

Mlle LENGLEN A MONTRÉ SES QUALITÉS A FOREST HILL

Certes, il ne faisait aucun doute pour tous les sportsmen que Mlle Lenglen était une joueuse de première classe, mais il faut convenir que pendant son match contre Mme Mallory, elle n'avait nullement justifié le qualificatif de "superwoman" que la presse lui avait décerné et les amateurs de voir ce jour-là un spectacle intéressant furent durement déçus de ne pas être privés d'un spectacle aussi attrayant.

Aussi, lundi dernier, quand elle fit son entrée sur le court pour un match d'exhibition, les spectateurs se trouvaient-ils divisés en deux catégories, la grande majorité des sceptiques qui, raillaient Mlle Lenglen à une bonne joueuse de 2e classe; et une minorité qui se doutait qu'il y avait eu un accrochage lors de son dernier match. Quelques applaudissements l'accueillirent à son entrée plutôt motivés par la politesse que par l'admiration; des rires ironiques accompagnèrent ces bravos et au moment de commencer à jouer, elle n'était pas très populaire.

Mais de même que le charme et le verbe de l'orateur calme la foule orageuse et la courbe devant lui, de même Mlle Lenglen eut vite fait de tourner les rires en applaudissements et de changer le doute en ses capacités en certitudes. Sa manière de relever le service très dur de Willis Davis, sa tactique de lutturer directement avec lui et son combat avec lui, lorsqu'au filet elle lui tint tête victorieusement, soulevèrent les applaudissements maintenant enthousiastes du public. M. Heywood Brown, l'éminent sportsman et reporter du World, dit nettement qu'elle est la plus forte joueuse de tennis que l'Amérique ait jamais vue, et avec lui le public ce jour-là fut convaincu.

C'était rendre justice, simplement, en ajoutant cependant que si on l'avait mal jugée, c'était un peu sa faute.

LITTLETON VEUT RENCONTRER WILSON

Johnny Wilson, champion du monde des poids-moyens, a reçu une offre du promoteur Al. Pillsbury de rencontrer Happy Littleton, le champion du sud de cette catégorie, dans un combat de 20 rounds qui aurait lieu à la Nouvelle-Orléans le 10 octobre.

LES RECETTES DU COMBAT WILSON-DOWNEY

New-York.—L'assistance au combat entre Bryan Downey et Johnny Wilson, à Jersey City, le jour de la Fête du Travail, était seulement de 12,289, et les recettes totales ont été de \$49,685. Sur ce montant, Rickard a donné \$4,986.50 de taxe à l'Etat de New Jersey. Downey a aussi reçu un fort montant. La part de Rickard est encore un mystère.

DEMPEY EN EUROPE

Dempey, a-t-on annoncé, aurait reçu des propositions de tournée d'exhibition en Europe.

Moyennant la petite somme de 10,000 dollars par semaine, qui serait ce qui lui est offert, le public sera admis, non pas à voir combattre Dempey, mais à considérer comment il est bâti.

Faut-il, dit quelqu'un, être dépit de quatre années de guerre, nous ayons conservé le culte de la force brutale!

Je ne suis pas du tout de l'avis de ce contempteur. Je trouve, au contraire, parfaitement raisonnable qu'après avoir utilisé pendant cinquante mois tous les moyens de combat que la civilisation a mis à notre disposition nous nous tournions avec admiration vers l'homme qui ne lutte qu'avec ses seuls poings et que nous lui disions:

Honneur à vous qui, en continuant de combattre comme à l'époque des

HISTOIRE POUR LA CANICULE

Je ne sais pourquoi on attribue aux Marseillais le privilège de raconter des histoires singulières. Et ces histoires sont innombrables: la sardine qui bouche le port, le duel à répétition, le crabe et le hussard, bien d'autres encore, qui ne sont pas tous susceptibles d'être oubliées. Il en est même sûrement que j'ignore et que je serais fort heureux d'apprendre.

Mais ce que Marseille ne sait point, ni la France, ni probablement le reste du monde, c'est qu'il existe un autre Marseille—j'entends à ce point de vue tout spécial—tout juste aux antipodes, à Sydney d'Australie. Et il ne serait peut-être pas sans intérêt de rechercher les causes de cette analogie. Il me semble assez de cette analogie. Pour les hommes vivent sous un climat doux, entre les cieux gais et la mer bleue, sans être affligés des frimas et de la pluie; partout où, après le travail, ils peuvent prendre un repos légitime; non pas dans l'obscurité de leurs maisons, mais en plein air, et tout proches les uns des autres, ils sont préparés à aimer la gaieté, la raillerie, la bonne joie, le bon plaisir ou impossible. Voilà mon explication.

Je puis maintenant vous présenter Cooktown.

Cooktown est, d'après les aimables contes de Sydney, la ville la plus chaude du globe. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'y naître feront bien de ne pas s'y rendre, car les étrangers, incapables de supporter la température habituelle de la ville, sont obligés de s'y faire voiturer dans des baignoires entourées de blocs de glace: ce qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, ajoute gravement le journaliste australien auquel l'emprunte ces lignes.

Mais il résulte également de ces conditions météorologiques—tout esprit délié l'aura déjà compris—que les habitants de Cooktown ne peuvent guère non plus abandonner leur lieu d'origine, à moins de s'exposer à mourir de froid: le reste de l'univers leur apparaît comme une énorme Sibérie. L'histoire rapporte, cependant, que quelques-uns d'entre eux, saisis de curiosité et pénétrés du légitime besoin de s'instruire, décidèrent d'aller une fois à Londres. Ils combinèrent leur voyage de façon à arriver en Europe au plus chaud de l'été. Durant la traversée, des mitaines fourrures et les prirent logement dans la chambre des chaudières, en ayant soin de faire fermer les manches à vent. Grâce à ces sages précautions, ils parvinrent, sans avoir trop souffert, jusque dans la capitale de la Grande-Bretagne.

Ils constatèrent avec effroi que le thermomètre, à midi, ne marquait que trente-deux degrés à l'ombre. Ayant vu plusieurs humains tombés raides, frappés d'insolation, ils en conclurent qu'ils mouraient gelés, et ce spectacle les inquiéta beaucoup. Mais ils firent les plus grands efforts pour conserver leur chaleur vitale. Ils visitèrent les forges, les boulangeries, les verreries, et obtinrent de pouvoir prendre logement dans les fours à faïence: la chaleur, après le défournement, y atteignant encore cent cinquante degrés, ils ne se trouvaient pas trop malheureux. Dans certains théâtres, ils eurent le plaisir de rencontrer une température encore supérieure et s'en applaudirent.

Mais les promenades à l'air libre ne tardèrent pas à affecter leur santé. Couverts de peaux d'ours blancs, ils se précipitaient dans les rues en battant la semelle, ou bien se servaient de bicyclettes à grand développement, choisissant, pour passer, les côtes les plus raides. Avec un empressement qui dissimulait mal leur égoïsme intéressé, on les voyait pousser par derrière les automobiles en panne. Vains efforts: l'un

cavernes, nous permettez de considérer tout le chemin que nous avons perdu depuis tant de millénaires.

d'eux, Jim Stevens, fut bientôt atteint d'une fluxion de poitrine: il ne tarda pas à expirer.

Pleins d'un amer désespoir, ils visitèrent les cimetières. Le contact glacé du sol les fit frémir.

—Nous n'aurons jamais le courage, se dirent-ils, d'enfouir notre pauvre compagnon dans une terre si froide!

Mais on les avertit heureusement que Londres possédait un four crématoire. Ils respirèrent, décidés à offrir à sa dépouille cette dernière consolation.

Le four crématoire était un édifice carré, surmonté d'une cheminée toujours fumante. Ils y conduisirent, en pleurant, le cercueil de Jim Stevens.

—Quelle idée néfaste, songeaient-ils, avons-nous eue de nous aventurer si près du pôle Nord!

Enfin, une porte faite d'une tôle épaisse roula sur des glissières. Une flamme ardente que les yeux ne pouvaient soutenir, brilla un instant. Une bouffée de chaleur, que nul d'autres qu'eux n'auraient pu supporter, caressa voluptueusement leur chair. Et tout autour du foyer funéraire, ils dégourdèrent leurs doigts gelés.

A la fin, l'un d'eux dit pourtant:

—Pauvre Jim Stevens! je voudrais bien le revoir encore un instant, si c'est possible.

Ils obtinrent de l'administration qu'on rouvrit pour eux le four crématoire. Tout d'abord, ils n'aperçurent rien, que l'éclat furieux d'une lumière aveuglante.

—Il y a eu de mille degrés là-dedans, dit le fonctionnaire qui leur faisait les honneurs du four.

Alors, ils se regardèrent avec un œil d'envie et, à cet instant précis, on entendit, du fond du foyer, la voix de Jim Stevens qui criait:

—Bon Dieu! Voulez-vous bien fermer la porte! Vous me faites un courant d'air juste au moment où je commençais à me réchauffer!

Voulez-vous que les gens de Sydney savent ce que c'est qu'une galéjade.— Pierre Mille.

Un tourbillon, accompagné d'un grand déluge de pluie, a causé la mort de près de 200 personnes et des dégâts évalués à près de 20 millions de piastres dans les environs de San Antonio, Texas.

CHOSSES ET TAUTRES

La force des Alliés, au moment de l'armistice, se décomposait ainsi: effectifs français à la date du 1er nov., 2,559,000 hommes. Grande-Bretagne (y compris le corps portugais) 1,778,000 hommes. Etats-Unis, 1,950,000 hommes. Belgique et Italie, 200,000 hommes. Ces chiffres sont seulement ceux des troupes dont l'Entente disposait sur le "front français," et ils donnent un imposant total de six millions 427,000 soldats.

Voici quelles victoires françaises furent remportées aux dates ci-après: 752, Poitiers; 4214, Bouvines; 1515, Marignan; 1745, Fontenoy; 1793, Wattignies; 1797, Rivoli; 1806, Iéna; 1844, L'Isly.

Il n'y a pas de cimetières publics en Chine. Chaque famille a sa nécropole ou champ des morts, de sorte que les meilleurs terrains de l'Empire sont ainsi inutilisables. Mais les Chinois pratiquent le culte des morts avec une telle sérénité que rien n'est trop beau pour leurs dépouilles.

Albany, New-York.—Mlle Mille Gade, champion de natation, a commencé aujourd'hui le voyage d'Albany à New-York, 150 milles, à la nage. Elle compte nager seize heures par jour. Le voyage durera quatre jours. Un pilote, sur un canot, dirige Mlle Gade. Un entraîneur et une infirmière la suivent dans un canot-automobile.

Angora.—La bataille décisive qui doit décider du sort de la campagne que les Grecs ont entreprise en Asie-Mineure pour mettre fin au pouvoir des Turcs, se livrera probablement près de cette ville, dans les champs qui ont servi de théâtre aux combats les plus mémorables de l'antiquité. Midas, Alexandre le Grand, Zénobie de Palmyre, les Romains d'Auguste et Caracalla, Mithridate, Cyrus le Grand, Arum-al-Raschid et grand nombre d'autres héros des temps passés ont traversé ces campagnes avec leurs armées, volant et pillant, mais s'arrêtant parfois pour bâtir des forteresses afin de faire de la place un château fort et un centre de communication entre la Perse et la mer.

P. GALLAGHER

JOHN P. KELLY

Gallagher & Kelly Company

Confections pour messieurs et dames

Marchandises de tous genres.

Bijouterie, parfumerie, savons de fantaisie et

articles de toilette

333 Exchange Place Telephone Main 1957